

JEUDI

24 JANVIER 1833.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine. On s'abonne au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, n. 6; chez M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BAREUF, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PÉRET, imprimeur du Journal, rue Saint-Dominique. — A PARIS, au cabinet littéraire de M. Raçon, passage du Caire, n. 105.



TROISIEME ANNEE.

N° 139.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est; pour Lyon, de 7 francs pour trois mois, de 15 francs pour six mois, et de 25 francs pour l'année. On ajoutera deux francs par trimestre pour le dehors. Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau, francs de port.

# LA GLANEUSE,

## JOURNAL POPULAIRE.



La prison est le Séminaire des Patriotes.

**AVIS.** Les bureaux de la *Glaneuse* ont été transférés rue de la Préfecture, n° 6, au premier, à droite.

### ÉPHÉMÉRIDES

#### DU JUSTE-MILIEU.

24 janvier 1831 — révolte au collège d'Henry IV à Paris, et au collège de Moulins. Allier. — 24 janvier 1832. — saisie du national — 25 janvier 1832 — saisie du mouvement. — 26 janvier 1832. condamnation de la gazette de France; 1 mois. 300 f. d'amende.

#### DE LA CHAPELLE DE FOURVIÈRES,

À propos de la Gazette du Lyonnais, de Mgr l'Archevêque de Lyon, du Choléra et de M. Chose.

Il y a six mois ou environ que nous ne nous abordions jamais sans nous dire: et le choléra? que dit-on du choléra? donnez moi donc des nouvelles du choléra. — Il est arrivé? — Non. — Où est il? — Nous l'attendons d'un jour à l'autre. — Diable de choléra! — fi du choléra! — Quand donc en finirons nous avec le choléra?...

Comme on dit maintenant partout, et particulièrement dans les départements du nord: et M. Chose? que devient M. Chose? que dit-on de M. Chose? où est M. Chose? voyage-t-il toujours M. Chose? — Diable de M. Chose! — Fi de M. Chose! Quand donc en finirons nous avec M. Chose?...

On bien encore comme on se dit bonjour et bonsoir. Mais depuis que le fléau s'est éloigné (c'est du choléra que je parle) nous n'y songeons plus, ingrats que nous sommes, et il ne nous est pas venu à l'idée, ni

à vous ni à moi, pourquoi notre bonne ville de Lyon en avait été préservée.

Je sais maintenant fort bien à qui nous devons ce bienfait: la *Gazette du Lyonnais* que vous ne lisez pas sans doute, vient de m'apprendre très positivement que nous en étions redevables à l'intercession de Notre Dame de Fourvières et aux prières de Mgr l'archevêque de Lyon,

Mais je veux pour votre édification à tous, vous citer textuellement les paroles de cette bonne gazette du Lyonnais.

*Pendant que les hommes de l'art s'occupaient avec un zèle bien louable, sans doute, des moyens humains de secourir leurs semblables, L'HOMME DE DIEU portait plus haut sa pensée.*

*Il n'y avait crainte que le vénérable prélat, oublié dans une aussi importante circonstance la constante protectrice des Lyonnais. Une neuvaine fut ordonnée dans toutes les paroisses. On se s'ouvient avec quelle piété etc.*

La sainte feuille ne peut s'empêcher de voir un miracle dans cette heureuse préservation de notre bonne ville et ne fait pas difficulté d'attribuer le miracle, aux neuvaines ordonnées par L'HOMME DE DIEU ou autrement dit Mgr l'archevêque.

On voit que son éminence a été pour nous un préservatif contre le choléra, chose dont nous n'avions pas eu l'esprit de nous douter jusqu'à présent.

C'est pourquoi je vous engage à prendre part à la souscription annoncée par la *Gazette*; pour l'agrandissement et l'embellissement de la chapelle de Fourvières; il est difficile comme dit la gazette, de choisir une occasion plus favorable que celle où la protection divine s'est manifestée d'une manière presque matérielle: vous ne pouvez moins faire pour L'HOMME DE DIEU, pour l'homme sauveur, car je vous le dis en vérité, sur la foi de la Gazette, Mgr l'archevêque a sauvé la ville



de Lyon à Fourvières, comme M. Dupin a sauvé la France à Paris, comme M. Prat a sauvé la monarchie à Caluire.

Ainsi donc vous souscrivez c'est entendu ou il faudrait n'avoir pas vingt sous dans la poche!...

Eh! tenez: pour vous y engager d'avantage, je vous citerai quelque chose aussi du mandement de Mgr l'archevêque publié par la Gazette: vous ne serez pas fâchés de connaître ce beau morceau d'éloquence.

*Marie n'a pas été insensible à un concours aussi unanime, Elle s'est présentée devant le trône de son fils afin de lui demander grâce pour nous. (On dirait que son éminence a vu tout cela!) le fils adorable n'a pas rejeté la prière de sa mère. Ainsi le glaive de la justice de Dieu qui étincelait déjà sur nos têtes est rentré dans le fourreau; l'ange exterminateur a reçu l'ordre de nous épargner; et le fléau terrible qui nous enveloppait de toute part, a rapidement traversé ce vaste diocèse sans oser frapper aucun de ceux qui l'habitent. O prodige! etc., etc., etc.*

Là, se trouvent dans le texte une profusion de mouvements oratoires, qui fait pâlir les oraisons de Bossuet et dont je n'aurai pas la témérité d'essayer l'analyse.— Nous serions heureux de pouvoir remplir tous les jours les colonnes de notre journal avec la prose de son éminence; mais l'espace nous manque aujourd'hui et nous sommes à notre grand regret forcés de nous en tenir là.

Je voulais encore, à propos de la Chapelle de Fourvières et du choléra, vous raconter une fort édifiante petite histoire dont on m'a parlé dans le temps et qui m'est revenue à l'esprit en écrivant cet article. Je vous la dirai en deux mots dans notre prochain numéro, si vous voulez bien me le permettre.

Monsieur le Rédacteur,

Un ouvrier, las d'entendre calomnier ses frères, s'adresse enfin à vous pour obtenir justice. Quoi! ceux qui nous gouvernent, nous feront chaque jour accabler de leurs mépris par leurs salariés! Ils nous traiteront de barbares, et parce que nos mains sont peu habituées à manier une plume, nous serions forcés de nous taire! Non, non! qu'un seul de nous rompe le silence, et bientôt il y aura de l'écho. La question des ouvriers est à chaque instant débattue dans les journaux, pourquoi n'y prendraient-ils pas part eux-mêmes? pourquoi ne la traiteraient-ils pas à leur manière? Elle leur appartient de droit. Si nul de nous n'a encore parlé, eh bien! moi, je commencerai; l'indignation me servira de talent, je dirai ce que je sens, ce que j'éprouve, je mettrai les ouvriers en comparaison avec ceux qui les abreuvent de dédains, et l'on verra de quel côté se trouve le vrai patriotisme. Que mes lettres excitent leurs rires, tant pis. Si je ne sais pas écrire correctement, je peux avoir appris à penser, et pour cela un atelier vaut un salon; peu m'importe qu'ils aient pris leurs idées au collège et dans des livres, les miennes, seul résultat de mes observations, m'appartiendront en propre et n'en seront pas moins justes.

La tâche que j'entreprends pourra paraître au dessus des forces d'un simple ouvrier: je ne m'en effraie pas. Bon droit et intentions pures, voilà mes guides. Les sarcasmes des intrigans et des sots ne m'empêcheront pas de travailler pour nourrir ma famille, tout en consacrant, pour défendre et éclairer mes frères, le temps qu'on passait anciennement au cabaret.

Maintenant, à vous messieurs du milieu, qui nous traitez de barbares, pour aujourd'hui une petite escarmouche, nous verrons plus

tard. Allons, mettez bas vos habits, nous quitterons nos vestes, c'est à nu qu'il faut nous présenter au public, juge du combat. Où étiez-vous pendant les trois journées? Qu'avez vous fait depuis? Je vois le rouge vous monter au front, vous n'osez parler. Eh bien! je répondrai pour vous. Pendant que les patriotes se battaient pour briser un trône, vous restiez stupéfaits d'une aussi grande audace, vos chefs parlementaient avec le vieux roi; mais aussitôt la victoire décidée, on vous vit serrer les mains des ouvriers; nous étions alors des héros, vous chantiez avec nous la *Marseillaise*, vous vantiez notre courage, notre modération, notre désintéressement, et quiconque eût osé nous traiter de barbares, vous l'eussiez lapidé dans votre sainte indignation. Hypocrites! vous vouliez nous garotter! Non contents de profiter de notre victoire, vous vouliez la tourner contre nous. Vous avez pour le moment réussi, mais la honte vous en restera. Répondez, charlatans, que sont devenus ces beaux sentimens que vous étaliez avec affectation; ces ouvriers que vous embrassiez, n'avez-vous pas applaudi lorsqu'on les a poursuivis, emprisonnés, traqués, mitraillés; ce sont vos clameurs, ce sont vos craintes supposées qui ont enhardi le pouvoir dans ses persécutions, et tout cela, parce que nous réclamions ce que pendant 15 ans vous aviez demandé.... Egoïstes! est-ce ainsi que vous entendez la liberté? Vous ne la croyez donc bonne que pour vous; et nous, qui vous avons débarrassés de nos ennemis communs, nous sommes sans doute indignes d'en jouir? Comme c'est bien raisonner! Et les abus que vous combattiez autrefois avec tant d'acharnement, vous les approuvez tous aujourd'hui parce qu'ils vous profitent. Ayez donc au moins un peu plus de pudeur. Comment, vous avez tressailli de joie à l'annonce d'une loi des suspects, et vous osez vous dire libéraux! Vous avez applaudi à la reconnaissance des traités de 1815, vous avez abandonné aux fureurs de la sainte alliance, les Polonais, les Espagnols, les Italiens, les Allemands, tous les peuples qui pouvaient, au besoin, s'opposer aux projets de vengeance des tyrans, et vous osez vous dire patriotes! Allez, votre masque est enfin tombé; cessez de vous dire libéraux et patriotes; quand l'intérêt personnel a étouffé tout sentiment généreux, on ne peut plus connaître la valeur de ces mots.

Les ouvriers ne jouissent pas, ainsi que vous, de tous les avantages de la société, et cependant l'amour de l'égalité, l'amour de la patrie est aussi gravé dans leur cœur. C'est ce sentiment pur et sacré qui les a guidés au combat en juillet. L'intérêt personnel n'y était pour rien, ils l'ont prouvé, car ils pouvaient tout, et ils n'ont rien demandé. Vous êtes incapables de concevoir leur désintéressement, parce que vous ignorez comme leur cœur bat avec force, lorsque le mot de patrie est prononcé. Voyez ce qu'ils ont fait depuis deux ans: ils ont épuisé leur bourse pour endosser l'uniforme, ils n'ont jamais manqué au service, et lorsqu'enfin le moment arrivera, ils iront volontairement verser leur sang pour défendre leur qualité de Français; vous, vous aurez aussi à défendre vos biens et vos richesses, et peut-être ferez-vous l'effort de donner quelques écus pour équiper un pauvre diable chargé de se faire tuer à votre place.

C'est assez pour aujourd'hui.

Recevez; M. le Rédacteur, le salut fraternel. UN OUVRIER.

## LA CHARTE ET LA LIBERTÉ.

J'étais assis sur un bloc détaché de roche, encore sur la terre de France, mais au bord d'un torrent qui me séparait seul de l'étranger; j'étais rêveur et pensif. Vers moi venaient aboutir deux chemins divergens, auxquels j'aurais pu servir de point de mire. J'entendis quelque bruit et je me retournai: par chacune des deux routes s'avancait une femme. L'une pâle, boiteuse et les cheveux en désordre; elle semblait avoir bien souffert. L'autre belle et forte, l'œil brillant et fier, la démarche assurée, mais la robe tachée de quelques gouttes de sang qui coulait d'une blessure. Elles se joignirent près de moi; je me levai pour les saluer, elles se reconnu-

rent et s'embrassèrent : c'était la Charte et la Liberté. Après les premiers épanchemens, elles se regardèrent, frémirent toutes deux, et poussèrent un profond soupir et laissèrent s'échapper leurs pleurs. Qu'êtes-vous devenue ! disait la Liberté ! Vous nous quittez donc ! disait la Charte ! Elles continuèrent ainsi :

LA CHARTE.

Être si jeune, avoir été si belle, et maintenant amargie et souffreteuse : ne plus pouvoir me soutenir, et faire pitié !...

LA LIBERTÉ.

Pauvre sœur ! Tous ces défenseurs dont les acclamations terrifiaient tes ennemis ; tous ces sermens prêtés entre tes mains....

LA CHARTE.

On leur en a payé l'oubli.

LA LIBERTÉ.

Quoi ! les députés du peuple....

LA CHARTE.

Séides du pouvoir.

LA LIBERTÉ.

Tous ?...

LA CHARTE.

Non pas tous.... Mais le plus grand nombre. Si tu savais comme on m'a traitée !... Moi leur amour, à ce qu'ils disaient... moi, l'objet de tant de faux respects....

LA LIBERTÉ.

Eh bien ?...

LA CHARTE.

Eh bien !... je rougis à le dire... moi qui devais toujours rester pure, sans souillure, sans tache.... Oh ! malheureuse !... mes soutiens, mes défenseurs.... ils m'ont violée !...

LA LIBERTÉ.

Violée !... Mais encore une fois, les députés ?..

LA CHARTE.

Ils l'ont vu... et ils ont applaudi. Ils rient de ma faiblesse ; ils me raillent de mon impuissance.... Eh ! des défenseurs de chartes, ce sont des chevaliers d'impératrices ; ils les suivent et les aiment aussi long-temps qu'il y a pour eux profit et plaisir ; ils n'y sont plus au jour du danger. Mais toi, toi ma sœur, ma belle Liberté, tu allais franchir la frontière et quitter la France ; quel peuple t'appelle-t-il ? Mais ce sang.... Ah ! malheureuse, tes blessures saignent encore.

LA LIBERTÉ.

Oui, elles peuvent saigner mes blessures, car elles sont récentes et nombreuses. La Lusitanie m'a vu fuir... déchirée qu'elle est par les armes d'un nouvel Etéocle et d'un nouveau Polynice, tous deux fourbes et menteurs, tous deux traîtres à leurs sermens, tous deux mes assassins... Eh ! oui, mes blessures peuvent saigner, car j'ai reçu l'une des balles destinées aux compagnons de Torrijos dont le sang a rougi les mers qui baignent les rivages de l'Espagne ; mes mains portent l'empreinte des fers qu'en Belgique un roitelet anglo-français a voulu river sur elles, et mon sein est déchiré des glaives des sergens de ville et des mitrillades de St-Méry.

LA CHARTE.

Et tu vas nous fuir.... et tu quittes cette France ta patrie, ce peuple qui t'adore.

LA LIBERTÉ.

D'autres m'attendent ; l'Irlande se débat sous la chaîne de l'Angleterre, je dois l'aider à la briser. Aux bords de la Vistule il est encore des serfs que je veux affranchir et armer ; leurs efforts ne seront pas toujours impuissans, car leurs premiers cris de liberté ont retenti sur les rives de la Bérézina et cette armée de barbares qui s'avance du nord et menace la civilisation de l'Europe, cette armée traîne aussi avec elle des hommes dont le cœur a compris tout ce que l'esclavage a d'affreux, tout ce que l'affranchissement a de sublime.

LA CHARTE.

Et une fois ta mission accomplie tu reviendras....

LA LIBERTÉ.

Oui, je reviendrai pour triompher ensemble.

LA CHARTE.

Triompher ensemble... Non, impossible sœur ; ma puissance est passée, le prestige qui m'entourait est détruit, ta pauvre charte ne peut plus rien pour le bonheur du peuple.... Je te l'ai dit.... ils m'ont violée.... mais je porte en mon sein le fruit de leur infamie.... Il me naîtra une fille, les républicains la baptiseront... et elle gouvernera le monde.

LA LIBERTÉ.

Qu'elle s'appuie sur moi et je consoliderai son empire.

Elles s'embrassèrent encore : la liberté franchit la frontière : la charte chercha un asile ignoré des hommes intéressés à tuer sa fille à sa naissance... et moi... moi, j'attends que la charte soit accouchée et que la liberté revienne.

---

*MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 31 de ce mois, sont priés de le renouveler pour ne point éprouver de retard dans l'envoi de leur feuille.*

---

Il est de notre devoir de signaler aux yeux de la France et de l'Europe entière, la manière indigne dont l'administration en agit à l'égard des réfugiés polonais qui se trouvent dans notre ville. Notre dernier numéro donnait les détails de l'arrestation de cinq de ces malheureux jeunes gens qui, traqués par la police et traduits par devant le tribunal de M. Prat, ont été jetés en prison, après que l'on eut réclamé d'eux leur parole d'honneur qu'ils se représenteraient le lendemain.

Nous espérions avoir vu la fin de telles horreurs... Nous nous étions trompés. Un Polonais, jeune homme de 28 ans, lieutenant, couvert de blessures et décoré du signe des braves, vient d'être jeté à la paille de St-Joseph.

Voici à quelle occasion.

Ayant été appelé à la préfecture pour justifier de ses papiers ; comme ils se trouvaient en règle, un employé, dont nous regrettons d'ignorer le nom, pour l'attacher au poteau de l'opinion publique, mais que nous espérons bien connaître plus tard, les lui rendit en le traitant de *Jean-foutre*. Le Polonais lui ayant demandé l'explication de paroles aussi injurieuses. — Ah ! ah ! l'explication, dit l'homme de la police, je vais te la donner, — et saisissant une plume et du papier, il écrivit quelques lignes qui, soumises à l'approbation de M. le préfet, suffirent pour faire mettre l'étranger en prison.

Et quand nous songeons que de telles infamies resteraient ignorées, si notre gérant ne se trouvait en prison. Quand nous songeons que ces malheureux frères partageraient la paille et le mauvais repas des voleurs et des assassins indigens, sans son assistance et celle de quel-

ques autres détenus ; car les pauvres polonais , sont sans ressources !...

Le cœur nous saigne.

Nous avons essayé les larmes que versait le jeune brave , en nous disant qu'il eût préféré les tortures de la Sibérie , à la nécessité où on le met de maudire l'hospitalité de France.

A M. le Rédacteur de la *Glaneuse*.

J'étais aujourd'hui rue St-Côme au *Café Polonais* , savourant l'arôme d'un excellent moka , quand je fus interrompu de ma silencieuse béatitude par une voix qui glapissait dans le laboratoire. Je regardais à travers les vasistas , et j'entendis comme une façon de mouchard s'entretenir avec le maître du café. « Monsieur , lui disait-il , je suis envoyé par M. le maire , pour vous prier de lui donner les noms de ceux que vous recevez chez vous , Polonais comme Français. » Celui à qui s'adressait cette insultante proposition a répondu d'un ton simple et digne : « Je ne sais si mes confrères de votre pays s'abaissent à ce méprisable métier. Je ne le pense pas. Quant à moi , je suis forcé d'avouer mon incapacité : il m'est parfaitement impossible de satisfaire au désir de M. le maire ». « Eh bien ! a répondu l'agent de police , nous savon le moyen de vous desserrer les dents : nous viendrons en nombre ».

Voilà ce qui s'est passé en France entre quatre et cinq heures , aujourd'hui 22 janvier 1833 , trente mois après la révolution de juillet , et sous l'empire de la vérité constitutionnelle

NOUVELLES

Lyon.



— Un fait grave vient de se passer à Lyon , à la première section des chefs d'atelier réunis pour nommer les prud'hommes ; avant de les admettre à déposer leur vote , le président de l'assemblée leur a enjoint de prêter serment au roi ; ils s'y sont refusés , et comme aucune loi ne pouvait les y contraindre , force a été de laisser faire l'élection. Nous ne saurions trop nous élever contre cette tendance des hommes du milieu à tout individualiser dans la personne du roi ; le roi n'a que faire dans des assemblées chargées de trancher des contestations de fabrique ; et les chefs d'atelier doivent se tenir pour bien avertis qu'un refus de serment ne peut jamais leur enlever leurs droits. S'ils ne parviennent pas à faire sentir au pouvoir de quel ridicule il se couvre , ils consacreront au moins leur indépendance en matière électorale.

— Nous avons de sérieuses réclamations à adresser à la direction des postes , sur la négligence , nous ne disons pas encore sur l'infidélité avec laquelle se fait la remise de notre journal. Nos abonnés de St-Just , qui est un faubourg de la ville , se plaignent de ne le recevoir que le surlendemain du jour où il paraît.

On nous a remis hier près de soixante de nos numéros adressés en province pour essai , à quatre destinataires et refusés par eux. Ces journaux étaient accumulés dans les cartons de la poste , dès le mois de novembre , M. le directeur aurait-il par hasard reçu des instructions , pour établir ainsi un nouveau mode de censure.

— La lithographie que renferme aujourd'hui le *Charivari* , représente LOUIS-PHILIPPE-JOSEPH-ÉGALITÉ , au moment où il prononce son vote si fameux , dans le procès de Louis XVI :

*Uniquement occupé de mon devoir , convaincu que tous ceux qui ont attenté , ou attentent à la SOUVERAINETÉ DU PEUPLE , méritent la mort..... JE VOTE LA MORT.*

— L'avis sanitaire de 1833 , qui vient de paraître , contient de nouvelles observations des consommateurs du café de santé et du café chocolat , qui ajoutent encore à la confiance que ces comestibles méritent à juste titre , puisque l'expérience confirme de plus en plus leur utilité. — Voyez les annonces.

## GRAND-THÉÂTRE.

C'est aujourd'hui que doit avoir lieu , sans remise , la représentation au bénéfice de M. André , que nous avons annoncée dans un de nos précédens numéros. L'attrait de ce spectacle doit y attirer la foule.

## GLANE.

Archidame fils et successeur d'Agésilas , écrivait à Philippe de Macédoine , fier du succès de ses armes , que *s'il regardait son ombre au soleil , il ne la trouverait pas plus grande qu'elle ne l'était avant la victoire*. Nous demandons à M. Thiers s'il a regardé son ombre au soleil depuis l'arrestation de la mère du duc de Bordeaux et le coup de pistolet de M.lle Bourry.

— Tout ministre qui expose le roi à perdre l'affection du peuple , dit Ste-Foix , mérite la mort. Nous connaissons un roi qui n'a pas besoin de ses ministres pour se faire désaffectionner par le peuple.

— Le juste-milieu s'en va s'écriant partout , et à tout propos , qu'il confond dans son amour la patrie , nos institutions et Louis-Philippe.

— C'est précisément *cette confusion là* que nous voulons éviter.

— M. d'Argout , fatigué du tribut d'immondices que les journaux apportent chaque matin contre son nez , vient de prendre l'arrêté suivant , qui sera publié et affiché sur chacune de ses narines :

*Par ordonnance de police , il est défendu de faire , dire , ou déposer aucune ordure , contre ce monument public.*

— Je suis tout chose , signifie , en langage familier , je suis tout hété.

— Le conseil municipal , le tribunal de première instance , et le sous-préfet d'une ville du nord , viennent d'envoyer au roi leurs complimens de condoléance au sujet de l'horrible attentat. — Voilà des adresses bien maladroités.

— Le *Courrier de Lyon* trouve ridicule que les créateurs d'un nouveau journal de Paris , intitulé *le faubourg St-Antoine* , demandent pour cette entreprise de l'argent aux capitalistes. — C'est tout simple , le *Courrier de Lyon* n'en demande jamais qu'au gouvernement.

— Pendant le voyage de Mlle Adélaïde , M. Athalin a été chevalier d'honneur , *in partibus infidelium*.

— La chambre des représentans Belges va voter une *épée d'honneur* au duc d'Orléans. — La chambre des députés Française devrait voter aussi aux blessés Belges un ballot de charpie.

— En arrivant au ministère , M. Thiers comptait sur un brevet d'*immortalité* ; ..... il n'en retirera que celui d'*immoralité*.

— Désespérant d'adoucir le caractère des Grecs , par aucun autre moyen , la conférence de Londres vient de leur expédier une majesté *Bavaroise*.

— On a remarqué que toutes les personnes qui ont été présentées au roi , pendant son voyage , gardaient les mains dans leurs poches.

— Le roi est de retour à Paris , et la bande de voleurs qui l'accompagnaient , aussi.

— Le *Courrier de Lyon* dit chaque jour : nous avons reçu de Paris . . . nous recevons de Paris . . . — Eh ! parbleu Messieurs , nous le savons bien que vous recevez.

— Quelqu'un attaquait la probité de M. Soult , devant M. Thiers , — La probité de Soult , s'écria-t-il , j'en réponds comme de la mienne.

L'AVIS SANITAIRE pour 1833 , contenant les nouvelles observations des consommateurs du CAFÉ DE SANTÉ et du CAFÉ CHOCOLAT rafraichissant , dit de la *Trinité* , se trouve en lecture dans tous les cabinets littéraires , et se distribue gratis au dépôt , chez MM. Paillasse frères négocians , rue Lanterne N. 1 , à Lyon.

J. A. GRANIER , Gérant.